

Allemagne, années 30. Le Môme et Bichette — respectivement Johannes Pinneberg, petit comptable de province, et Emma Mörchel, fille d'ouvriers — s'aiment d'un amour sans nuage. Lorsqu'ils découvrent la grossesse d'Emma, ils décident de se marier le champ.

Commence alors pour eux un douloureux et émouvant apprentissage : celui de la vie de famille dans une société allemande à la dérive, déchirée par la crise économique et les conflits sociaux, où les petites gens aux abois sont à la merci de profiteurs sans scrupule. Du petit village de Ducherow aux faubourgs de Berlin, de petits appartements miteux en cabanon de fortune, la vie des Pinneberg devient de plus en plus dure : précarité de l'emploi, manque d'argent, humiliations et chômage hantent peu à peu leur quotidien.

Insatiables amoureux que l'espoir de jours meilleurs transporte à travers les pires épreuves, Emma et Johannes lutteront sans relâche contre la vague de désolation qui, inexorablement, les tire vers le fond. Tout à la fois satire sociale et grand roman d'amour, *Quoi de neuf, petit homme ?* est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande d'avant-guerre.

Les 16, 17/06/07.

Si l'on excepte la guerre et la crise économique sans précédents, qui sévissaient en Allemagne en toile de fond, le roman ci-dessus est bien le premier qui me rappelle autant mes débuts dans ma vie d'adulte avec Jeannette. Tout y est, les sentiments d'impuissance parfois, des liens compliqués avec les parents, les autres, peu de moyens, une volonté à toute épreuve, mais aussi une fragilité à fleur de peau. Sans véritable assistance, ces deux jeunes vont user leur détermination à se battre contre des moulins à vent

Johannes et Emma, en effet, ne savent pas véritablement pourquoi ils sont ensemble, ni vers quoi ils vont non plus. Et c'était bien notre cas à Jeannette et à moi ! Et c'est bien le sort des petites gens qui ont besoin d'avoir vécu leur vie pour en connaître le sens. En vain, car il est trop tard pour transmettre quoi que ce soit aux descendants qui recommencent la même chose. Par exemple, la première scène qui voit Emma présenter son compagnon à ses propres parents m'a immédiatement fait penser au jour où Jeannette me présenta à son père.



Lequel habitait à Jussey en Haute-Saône. Chauffeur de taxi, ce monsieur avait conservé l'usufruit de la maison familiale, sans y résider toutefois, car il avait une maîtresse chez qui il vivait. Cela dit c'est au cours de ce week-end que ressentit la première fracture entre Jeannette et moi. Sans entrer dans les détails, il me suffit de dire que l'on me fit coucher, seul, dans le lit parental sans que les draps n'aient été changés depuis des lustres. Ça casse la fête, quoi qu'on en dise. D'autant plus que nous couchions déjà ensemble à Besançon, chose que Jeannette ne put assumer chez son père. M'enfin.

Bref, ayant quitté le domicile conjugal, pour avoir été archi-trompée, me semble-t-il, ma belle-mère refaisait sa vie à Besançon en compagnie de Guy, son nouveau copain portier de son état, à la maternité de Besançon, et de son fils. Elle ne paraissait pas fâchée de voir sa fille se rapprocher d'elle, vu le peu de confiance qu'elle faisait à son ex-mari pour les choses relevant du sexe.

Autant dire que mon côté petit paysan bien élevé plaisait beaucoup plus à ma belle-mère qu'à mon beau-père relativement peu dégrossi. Sans avoir posé trop de questions au sujet de cette période, j'ai le sentiment aujourd'hui que Jeannette regrettait tout de même le père, qu'elle avait idéalisé d'une certaine manière, non sans avoir souffert disait-elle, elle-même, de ses penchants obsessionnels. Disons en résumé que Jeannette sortait d'une famille qui sentait la poudre, contrairement à la mienne, laquelle moins chaotique était sur des rails depuis des générations. Ce qui ne prouve pas que les problèmes étaient moindres, loin s'en fallait.

Mes parents organisèrent un repas familial, dans la maison familiale, au cours duquel je leur présentai la famille de ma future femme. Les présentations furent polies sans plus. La brièveté de mon association avec Jeannette ne leur laissera pas le loisir de se revoir, mis à part au cours de la cérémonie du mariage.

À ce propos, c'est Bernard mon cousin, qui nous passa l'anneau au doigt, dans l'abside 2 de la cathédrale de Besançon. Ensuite, nous fêtâmes cela dans le restaurant Thiébaud de Val de Cusance. Puis, une fois libérés de nos obligations, Jeannette et moi, allâmes dormir dans la maison de mon grand-oncle Louis Delphenot à Chazot. Dans laquelle nous fûmes réveillés en fanfare par le reste de la noce et selon une vieille tradition. Je crois que c'est à ce moment-là que je me jurai que l'on ne m'y prendrait plus. À mort la tradition, tel sera mon slogan pendant longtemps.

Jeannette et moi-même nous nous mimés rapidement d'accord là-dessus, ainsi que sur bien d'autres choses d'ailleurs. Ayant souffert, chacun à notre manière, nous avions, nous paraissent-ils beaucoup de comptes à régler avec la société, les nôtres et tutti quanti.